Howard S. BECKER, *La Bonne focale. De l'utilité des cas particuliers en sciences sociales*

Trad. de l'anglais par C. Merllié-Young, Paris, Éd. La Découverte, coll. Grands Repères, 2016, 268 pages

Mathieu Feryn

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11353>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.11353

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2017

Pagination : 541-543

ISBN : 9782814303256

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Mathieu Feryn, « Howard S. BECKER, *La Bonne focale. De l'utilité des cas particuliers en sciences sociales* », *Questions de communication* [En ligne], 31 | 2017, mis en ligne le 01 septembre 2017, consulté le 26 octobre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11353> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.11353>

illimitées dans les industries culturelles de la musique, du cinéma et du livre : « La culture numérique nous offre ainsi une lunette appropriée pour analyser des processus de confrontation à la prodigalité [...] qui renvoie à la cohabitation tourmentée et frustrée entre deux sources d'infini : le désir comme infini des aspirations et la réalité qui s'offre comme illimitée » (p. 53). Il établit trois conditions pragmatiques (grammaticales) de l'usage de l'illimité : il repose sur une profusion de titres, l'immédiateté ou l'absence de restriction d'accès et l'échelonnement varié des anciennetés de leurs contenus culturels proposés. Il précise que « si ces conditions ne sont pas remplies, une contestation amène leur échec ou leur disparition rapide » (p. 57). Ce régime de l'illimité ouvre la voie à des dynamiques d'engagement qui articulent le plan émotionnel de l'expérience malheureuse et le plan normatif. Il distingue l'*anomie*, qui alterne fascination et souffrance, la *résignation* qui oscille entre frustration et autodiscipline et la *protestation* qui marie critique et émancipation (p. 59). Il met en évidence l'avantage du connaisseur qui s'appuie sur les blogs spécialisés pour mieux arpenter le domaine et les difficultés qu'éprouve le novice qui se perd dans la navigation.

Le chapitre 3 (pp. 71-90) analyse l'impact des technologies de l'information et de la communication sur le monde du travail. Ici aussi, Nicolas Auray choisit un terrain original et le justifie. Il enquête sur une communauté qui utilise un modèle avancé de collectif par projet : 800 développeurs répartis sur 30 pays qui proposent une distribution complète de logiciels libres : Debian (dont Mozilla). Il étudie les mécanismes institutionnels qui sont mis en place pour résoudre deux problèmes : d'une part, les tensions entre le fonctionnement libertaire du groupe et le souci de la qualité du produit pour les consommateurs et, d'autre part, la manière de prendre en compte l'égalité dans le traitement et la juste répartition des réputations.

Le chapitre 4 (pp. 91-113) aborde la question des rencontres en ligne et les arnaques auxquelles elles donnent lieu. Nous n'insisterons que sur l'aspect permanent de l'excitation liée à l'internet et à l'exploration curieuse de manière plus large. Les victimes ont beaucoup de mal à admettre qu'elles se sont fait bernier et quand c'est le cas, elles sont nombreuses à réinvestir ce régime d'excitation émotionnelle dans la chasse aux escrocs.

Le chapitre 5 (pp. 115-130) est consacré au divertissement et à l'exploration d'espaces indéterminés où la désorientation est entretenue par les concepteurs du jeu avec la complicité des joueurs. L'auteur évoque

aussi les moyens inventés pour monétiser un espace ludique. Il nous propose un *exemple exemplaire* (Thomas S. Kuhn, 1977, *La Tension essentielle. Tradition et changement dans les sciences*, trad. de l'anglais par M. Biezunski, P. Jacob, A. Lyotard-May et G. Voyat, Paris, Gallimard, 1990) de cette nouvelle compétence topologique dans un monde incertain.

Reste un mystère quant au sens du titre du livre (*L'Alerte ou l'enquête*). Si on trouve bien trace de l'*enquête* (au sens sociologique) ou au sens de John Dewey à travers 16 occurrences, il n'en est pas de même pour l'*alerte* (4 occurrences seulement). La première phrase de la conclusion nous met sur la piste et nous incite à explorer chaque page de ce livre pétillant : « Un débat sociologique central qui nous a intéressé portait sur le régime d'engagement en contexte saturé ou obèse en informations : routine réactive ou curiosité exploratoire ? Alerte ou enquête ? Dans notre monde marqué par la créativité, l'ouverture, l'incertitude, où nous devrions de plus en plus vivre dans un état d'esprit qui favorise l'intuition, le régime de l'alerte, de l'association d'esprits, il se développe pourtant une disposition marquée par la réaction aux alertes » (p. 131).

Jacques Kerneis

Créad, université de Bretagne occidentale, Espé,
F-29200

Jacques.kerneis@espe-bretagne.

Howard S. BECKER, *La Bonne focale. De l'utilité des cas particuliers en sciences sociales*

Trad. de l'anglais par C. Merllié-Young, Paris, Éd. La Découverte, coll. Grands Repères, 2016, 268 pages

Comment peut-on comprendre de longs processus que nous observons sur le terrain dans le cadre des enquêtes menées en sciences humaines et sociales ? Rédigé par Howard S. Becker, l'ouvrage *La Bonne focale. De l'utilité des cas particuliers en sciences sociales* illustre la manière dont le sociologue de terrain investit sa recherche en étudiant des cas particuliers. Faisant le point sur sa méthodologie et son évolution depuis les trente dernières années ; d'une part, l'auteur met en relation ses travaux avec d'autres sociologies comme celle de l'expertise ou de la valeur et, d'autre part, il livre une série de conseils dans la continuité des *Ficelles du métier* (Howard S. Becker, trad. de l'anglais par J. Mailhos, Paris, Éd. La Découverte, 2002 [1988]). Partant du constat que chaque substance d'une situation agit sur la matière qui se déroule sous nos yeux, la comparaison des cas particuliers permet d'appuyer la thèse qu'une série d'événements produisent des effets sur l'événement que nous cherchons à comprendre (pp. 16-17).

En effet, l'ambition de l'auteur est de démontrer à son lectorat comment la comparaison de ces cas fait émerger une réflexion plus générale sur le fonctionnement de la société. En détaillant les observations réalisées, le chercheur précise comment les sources de changement agissent sur un processus établi sous nos yeux. Il incombe alors au chercheur de décrire ce qui circule et produit une discontinuité dans l'état pratique des choses (pp. 26-28).

Pour cela, il se réfère à Everett C. Hugues en rappelant qu'« à partir d'une petite observation, une grande hypothèse peut émerger » (p. 20). L'observation est donc un outil, elle constitue pour lui un rouage dans la recherche et rend compte de particularités. Ce qui est moins permis dans le cadre du travail sur les métadonnées dont pour lui le risque est la généralisation, gommant de *facto* les variations locales et les particularités des sous-effectifs représentés dans ces études (pp. 15-19). Selon Howard S. Becker, pour éviter cet écueil le chercheur doit contextualiser au regard de son terrain chaque concept qu'il utilise afin de produire du sens à destination de son lectorat (pp. 32-33). Fort de ces catégories, le chercheur peut ensuite réaliser des comparaisons. C'est ainsi que procède l'auteur dans le développement de son ouvrage où prenant appui sur des cas transnationaux tels que l'analyse des pratiques administratives à l'université de Rio de Janeiro qu'il compare à l'analyse des pratiques administratives dans une laverie de quartier aux États-Unis, ou encore la manière dont se repèrent les citoyens dans la ville de Paris et de Chicago. En détaillant et en contextualisant ces cas particuliers, l'auteur explique les différences agissant sur ces processus (celui d'obtenir un visa au Brésil et une aide sociale aux États-Unis avec le concours d'un expert ou de se localiser en France et aux États-Unis). Pour interpréter ces observations, il identifie les éléments de similarités entre les cas, construit ensuite les catégories et explique d'autres interactions agissant sur une même activité. Rappelant au passage que l'activité est fortement dépendante de l'organisation sociale et politique de la communauté où se déroule les faits. Néanmoins, la condition *sine qua non* de la comparaison réalisée par le chercheur se réalise par la connaissance fine du terrain afin d'éviter de rester sur des conventions largement partagée par les acteurs ou les institutions ; comprendre les sources du changement c'est donc analyser ce qui engendre un problème dans la pratique (pp. 43-55). Se référant à de multiples reprises aux enseignements de Everett Hugues et à sa complicité avec Erving Goffman, l'auteur témoigne au fil de l'eau de son apprentissage à leurs côtés.

Outre la description de sa méthodologie, Howard S. Becker rend compte d'une analyse réflexive sur sa recherche. Il revient sur ses travaux traitant des musiciens et des fumeurs de marijuana, par exemple. C'est donc à travers la comparaison du cas de l'expérience de la drogue et du cas de l'expérience de la médecine traitée par Eliot Freidson qu'il considère l'expertise. L'expertise est un savoir qui provient de l'expérience et de l'accumulation d'idées, de connaissances, de sensibilités que nous nous faisons de l'expérience d'un expert. Elle résulterait d'une négociation établie entre les publics et le cadre social où se déroule cette expérience. En somme, l'expert est un profane expérimenté et passionné par l'objet de son expertise (pp. 79-81). Constituant alors une source de valeurs qu'il traite assez largement dans *Les Mondes de l'art* (Howard S. Becker, trad. de l'anglais par J. Bouniort, Paris, Flammarion, 1988 [1982]), il va ensuite se référer aux travaux de Raymonde Moulin et Nathalie Heinich pour démontrer comment la question des valeurs a évolué dans le cadre des recherches en sciences sociales intégrant alors les cas d'objets ethnographiques, de l'art contemporain et de la photographie. Puis, il poursuit son développement autour de cas imaginaires lui permettant d'interroger la notion de réflexivité avec les enquêtés.

À cette fin, il propose d'appliquer les idées générales d'un cas particulier à une gamme de cas rentrant dans la définition de l'objet de recherche. Permettant au chercheur de comparer cette gamme aux travaux antérieurs produits par la communauté scientifique en accordant une part importante de la description des aspects propres à la situation observée. Les éléments invisibles sont désignés par l'auteur dans ce qu'il nomme la boîte noire et dont il convient de procéder à la description de l'ensemble des éléments pouvant sortir « output » ou entrer « input » dans cette boîte (pp. 118-120). Au terme de ce processus méthodologique, il conclut sur la fin à donner à une recherche. S'il souligne que l'observation, les entretiens et la connaissance du terrain encadrent l'objet ; ils ne permettent pas d'après lui de terminer sa recherche.

Effectivement, la fin de la recherche intervient lorsque le chercheur acte son protocole auprès de ses pairs en évaluant le coût des menaces des outils méthodologiques (pp. 202-210). C'est-à-dire en mesurant les risques acceptables des outils utilisés compte tenu des questions et du protocole établis dans la recherche. Nous saisissons alors pourquoi le titre de l'ouvrage initial s'intitule *What about Mozart ? What about murder ?* publié en 2014 aux presses universitaires de Chicago. D'une part, l'auteur propose aux universitaires des outils pour communiquer

leurs résultats en favorisant leurs réceptions afin d'anticiper leurs éventuelles mises à mort. D'autre part, lorsqu'il cite Mozart, il fait référence à un échange avec un doyen au cours d'une communication publique. À partir de cas issus de sa carrière, il recommande aux lecteurs de mener un travail empirique en testant leurs résultats auprès de leurs pairs avant de les communiquer, tout en partageant des expériences au sein de cercles académiques et de préparer une série d'arguments face à ce qu'il désigne comme des critiques émanant de chercheurs corporatistes. Puis, à défaut de citer *Mozart, sociologie d'un génie* de Norbert Elias (trad. de l'allemand par J. Etoré et B. Lortholary, Paris, Éd. Le Seuil, 1991) ; il propose d'analyser la réputation comme une série d'interactions agissant sur un objet instable et une série d'appréciations en évolution. Ainsi le processus qui jalonne cet ouvrage méthodologique témoigne-t-il que les travaux de l'auteur s'inscrivent dans la continuité de ses recherches sur le terrain et de ses derniers écrits. L'analyse de cas particuliers est efficace d'autant que la dimension transnationale est ambitieuse et cohérente. Sans mystifier le chercheur de terrain, de l'approche réflexive de sa propre trajectoire à l'étude de cas particuliers, il nourrit un travail *in situ* de longue haleine et permet d'analyser davantage les recherches en lien avec le vivant, son écosystème et la société. Il délivre ainsi un testament précieux et une série de conseils bienveillants.

Mathieu Feryn

CNE, université d'Avignon et des pays de Vaucluse,

F-84000

mathieu.feryn@univ-avignon.fr

Amir BIGLARI, dir., *Entretiens sémiotiques*

Limoges, Lambert-Lucas, coll. Sémiotique, 2014, 510 pages

Comme par un hasard bienvenu, puisqu'on retrouve plus loin un état de l'art – note de lecture concernant *La Sémantique et ses interfaces* (Rabatel A., Ferrara-Léturgie A., Léturgie A., Limoges, Lambert-Lucas, 2015) –, voici, grâce à la judicieuse idée d'Amir Biglari, un ouvrage qui peut utilement assumer cette fonction. C'est le propre de tous les grands champs d'investigation scientifique que de soutenir leurs développements par des constats d'étape et, souvent, ceux-ci résultent de témoignages émanant directement des acteurs de la recherche. Une réflexion historique, philosophique, voire épistémologique, accompagne alors les avancées du savoir. Ce constat, vérifiable dans le domaine des sciences dites dures, est encore plus vrai dans celui plus labile et ductile des sciences humaines et sociales. C'est précisément tout l'intérêt du présent volume que de présenter les témoignages de vingt-deux sémioticiens retraçant leurs parcours

scientifiques et exprimant leurs conceptions de la discipline, de ses développements et de son avenir. Comme le précise Amir Biglari, ces entretiens oraux ou écrits ont été réalisés entre janvier 2011 et mars 2013, et s'il y a, comme on le verra, une ligne directrice fermement établie qui conduit l'ensemble de ces entretiens, il faut noter que chacun a été prévu et organisé en fonction des travaux et des centres d'intérêt de chaque chercheur. La sémiotique étant à la fois une discipline de surplomb et de carrefour, s'est rapidement posée la question des limites de son champ d'enquête et d'action. Amir Biglari a eu la bonne idée de restreindre son enquête à l'une des deux conceptions qu'il a identifiées de cette discipline : d'un côté, la conception anglo-saxonne issue du travail de Charles S. Peirce, et de l'autre côté, la conception francophone issue du travail de Ferdinand de Saussure et de ses « successeurs » (si ce terme est admissible en l'occurrence) comme Louis Hjelmslev ou Algirdas Julien Greimas. C'est évidemment cette dernière qui est retenue par Amir Biglari, ce qui, outre le format des entretiens, assure l'homogénéité du volume à travers la diversité des perspectives empruntées par chaque chercheur. Mais cette homogénéité ne dissimule pas le fait qu'au lieu de parler de la sémiotique, en général, il vaudrait mieux parler des sémiotiques (p. 8), même si cette diversité n'interdit pas la cohabitation, voire, ultérieurement et éventuellement sinon potentiellement, une forme de complémentarité. On comprend dès lors qu'à l'instar de ce qui a pu se faire, par exemple dans le champ voisin de la linguistique avec les travaux de Jean-Claude Chevalier, c'est tout un aspect de l'histoire sociale de la sémiotique qui se trouve ici exposé. Dans l'introduction de ce volume, Amir Biglari prend soin de synthétiser sous forme hexamétrique les divers sujets soumis à la réflexion des vingt-deux chercheurs enquêtés. L'histoire de la sémiotique constitue le premier, chacun évoquant cette histoire à travers ses liens personnels avec les grandes figures tutélaires que sont Algirdas Julien Greimas, Roland Barthes ou Umberto Eco, ou à travers son auto-évaluation. Cette section donne aussi à réfléchir au sujet des multiples centres de recherche nationaux et internationaux qui se sont créés autour de la discipline, de leurs convergences et de leurs divergences : l'Association internationale de sémiotique, l'Association américaine de sémiotique, le Cercle de sémiotique de Paris, l'École sémiotique de Paris, le Groupe de recherches sémio-linguistiques, le Groupe μ , le Centre de sémiotique et de linguistique de l'université d'Urbino, le CeReS de l'université de Limoges, etc. Un second domaine tient à la position qu'occupe la sémiotique en face d'autres secteurs de la recherche et d'autres disciplines.